Ami du Clergé du 10 juin 1954

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Plans d'homélies sur les Collectes. — **XXXV.** Solennité du Sacré-Cœur : L'amour miséricordieux, 201. — **XXXVI.** 4e Dimanche après la Pentecôte ; L'Eglise et la paix, 203.
Fête-Dieu. — L'Eucharistie, Pâque éternelle, 204.
Fête du Sacré-Cœur. — « Par la Mère au Cœur du Fils », 206.
Varia. — Pour l'Année mariale : Contre le matérialisme, l'esprit de foi et le sacrifice (Pie XII), 208.

PLANS D'HOMELIES SUR LES COLLECTES

Solennité du Sacré-Cœur

XXXV

L'AMOUR MISÉRICORDIEUX

O Dieu qui daignez verser dans le cœur de votre Fils blessé par nos péchés
les trésors inépuisables de Votre amour miséricordieux,
accordez-nous, s'il vous plaît, de lui vouer une tendre dévotion
et de lui offrir aussi les dignes réparations que nous lui devons.

En bref : **Accordez-nous, Seigneur, de consoler le Cœur de votre Fils.**

Le culte du Cœur sacré de Jésus est aussi ancien que le christianisme. Mais c'est à partir de ses révélations à Ste Marguerite-Marie qu'il a pris dans l'Eglise une importance croissante, jusqu'au jour où Pie IX et Léon XIII l'ont étendu à toute l'Eglise, comme le vrai remède au refroidissement de la Charité. Avec Pie XI, enfin, la fête du Sacré-Cœur a revêtu toute la solennité capable d'appeler tous les chrétiens à consoler ce Cœur très aimant, blessé par nos indifférences.

Aussi notre collecte nous fait-elle demander la grâce d'une **réparation efficace.** Considérons 1° les « trésors d'amour » que le Père a répandus dans le cœur de son Fils ; 2° les « blessures » que lui infligent nos trahisons ; 3° la nécessité de consoler ce Cœur très bon par de « dignes réparations ».

I. — *Les trésors de l'amour miséricordieux*

Cet amour, tout nous le crie dans la vie de Jésus, dans sa mort, dans son action invisible depuis vingt siècles.

1. — **Dans sa vie.** Nous ne pouvons qu'indiquer les preuves d'amour que Jésus nous a données durant ses jours terrestres. Lui-même les résume dans cet appel si tendre : « Venez à moi, vous tous qui êtes las et surchargés et je vous soulagerai » (Mat., XI, 28).

Quel est l'âge, quels sont les besoins et les misères qui n'aient pas ému son cœur. Comme il chérit les petits enfants ! Quelle tendre amitié il voue aux jeunes gens ! Son regard les pénètre de tendresse, sa toute Puissance leur fait une part de choix. C'est eux seuls qu'il ressuscite : le fils de la veuve de Naïm, la fille de Jaïre, et surtout Lazare, si cher à son cœur.

Les jeunes mariés de Cana bénéficient de son premier prodige. Ses miraculés s'étagent jusqu'à la vieillesse (belle-mère de S. Pierre, etc.).

Plus on est petit, obscur, malheureux, plus on le touche : les foules qu'il nourrit au desert. Plus on est pécheur, plus on a droit, semble-t-il, à sa miséricorde : la Samaritaine, Madeleine, le bon larron. S'il n'avait tenu qu'à lui, ni Judas ne l'aurait vendu et n'aurait sombré dans le désespoir, ni Pierre ne l'aurait renié, ni Juifs et Romains ne l'auraient jugé, condamné, exécuté. A tous il avait prodigué ses avertissements.

2. — **Dans sa mort.** Suprême témoignage d'amour ! « Il a aimé les siens jusqu'au bout » (Jo., XIII, 1). Lui-même l'a déclaré d'une voix mourante : « tout est consommé », c.-à-d. : « je ne puis aller plus avant, ni dans l'obéissance au Père, ni dans mon amour des hommes pécheurs. »

3. — **Dans son action invisible** depuis vingt siècles. Son cœur, qui bat en un corps glorieux se serait-il rétréci et desséché ? S .Paul nous affirme le contraire. L'histoire est pleine de ces témoignages d'amour prodigués par lui à tant de pécheurs, obscurs ou illustres. Voyez S. Paul, un des premiers convertis. Comptez, pour nous en tenir à un inventaire succinct, le nombre des saints qui furent d'illustres convertis, d'Augustin à ces convertis d'aujourd'hui, qui ne sont pas encore ou ne seront pas canonisés, une Madeleine Semer, un Père de Foucauld, un Psichari, etc... pour ne parler que des morts.

Feuilletez les annales de Lourdes. Les guérisons corporelles ne sont rien auprès de ces résurrections d'âme que Marie obtient de son divin Fils.

Enfin ne conviendrez-vous pas qu'au cours de votre vie, vous avez rencontré la divine miséricorde de Jésus ? Ne fut-ce que dans ces absolutions qui ont rendu la vie à votre âme. Mais c'est le secret de chacun. Il ne sera révélé qu'au ciel.

II. — *Les blessures de ce Cœur aimant*

C'est un des témoignages les plus navrants de la faiblesse humaine que le dédain opposé par tant d'hommes aux avances de l'Amour miséricordieux.

Non seulement dans les pays qui ignorent l'Evangile, mais en nos pays civilisés, c.-à-d. christianisés. Que d'hommes ont entendu l'appel de la Miséricorde, qui ont dit non ! Sont-ils entièrement responsables ? Le jugement dernier le révélera. Mais le fait est là. Pour nous en tenir à la France d'aujourd'hui, nos statistiques font ressortir le petit nombre des croyants, le nombre plus réduit encore des pratiquants. Quel mystère que ces drames innombrables du doute et de l'incrédulité, que celui de ces haines incompréhensibles vouées par certains incrédules à Jésus et à son Eglise !... Blessure déchirante pour un Cœur si délicat !

Mais il est un drame qu'il ne faut pas ignorer, ce sont les faiblesses, les lâchetés, grandes ou petites, de ceux qui devraient être des « fidèles ». Si elles pouvaient s'étaler au grand jour, nous serions horrifiés. Il y a des coups d'épingle plus douloureux au cœur de Jésus que les coups de poignard. Ces petits mouvements de vanité, ces propos qui égratignent la réputation du prochain et noircissent nos meilleurs amis, cette frivolité de tant d'existences entièrement vouées à la mode et à quelle mode ! Ces flirts, camouflés sous le nom de camaraderie, cette indulgence accordée aux divorces qui se multiplient jusque dans les familles chrétiennes, cette pratique des affaires où le souci du gain l'emporte sur le respect de la justice, tout cela crible de blessures le cœur de Jésus. Il

méritait mieux. Tout cela, à quoi s'ajoutent les progrès désastreux du laïcisme pratique de la conduite et cette apostasie des masses, qui sont les grandes maladies de notre siècle, ne justifie que trop les plaintes douloureuses que le Sacré Cœur fit entendre à Ste Marguerite-Marie : « Voilà ce cœur qui a tant aimé les hommes et qui ne reçoit d'eux que mépris et indifférences ». Resterons-nous insensibles et à son amour infini et à ces blessures qui se multiplient ? Ne dirons-nous pas avec l'Eglise : « donnez-nous la grâce de consoler ce cœur en nous **consacrant** à lui, en lui offrant nos dignes **réparations ?**

III. — *Nécessité, moyens de réparer*

La Passion continue. La couronne d'épines inflige toujours à ce front divin les outrages les plus cruels. La flagellation s'acharne toujours sur cette chair innocente. Le cri retentit toujours : « Nous ne voulons pas qu'il règne ! » Et nous resterions inertes, indifférents ?

Et nous fermerions les yeux ? Nous lui devons des réparations.

a) **La justice l'exige.** Car le Fils de Dieu a droit à notre obéissance et à notre respect, à nos adorations et à notre gratitude ; nous tenons tout de lui, si purs que nous soyons, nous sommes solidaires de tous les pécheurs. Les plus grands saints furent les plus grands pénitents.

Quant à nous, non seulement nos fautes propres chargent notre conscience, mais notre veulerie à réagir contre la décadence des mœurs, notre résignation à tant d'injures infligées à Dieu dans le domaine public, notre connivence à tant d'idées et de pratiques immorales ou pernicieuses, nous chargent d'une dette terrible. Il faut l'acquitter loyalement.

b) Indépendamment de cette dette de justice, **nous sommes redevables à l'Amour.** Car, non seulement nous avons fait ou laissé faire le mal mais nous n'avons pas fait le bien que Dieu attendait de nous. Quel bien ?... Lui rendre amour pour amour. « L'amour n'est pas aimé », déplorait S. François d'Assise. Nous autres, les chrétiens, qui sommes la vigne choisie du Seigneur, nous avons déçu le Maître très aimant, comme le chante Isaïe dans son beau poème :

Je veux chanter pour mon ami
son chant d'amour sur sa vigne :
Mon ami avait une vigne
sur un coteau fertile,
il la bêcha, en ramassa les pierres.
....
Il comptait sur une récolte de raisins
Mais elle produisit du verjus. (Is., v, 1-2).

Nous pensons si peu à Jésus au cours de nos journées ! Tant de fois nous refusons les menus sacrifices qu'il nous demande. Nous nous montrons si peu avides de recevoir sa chair, si désinvoltes devant le tabernacle, si chiches de visites... Cela n'est-il pas une dette à payer ? Mais voyez la délicatesse exquise du Cœur de Jésus : il ne **requiert** pas le paiement de cette dette ; il **l'implore.** Il ne menace pas. Il fait entendre la douce plainte du psalmiste :

« Leurs outrages m'ont percé le cœur, je suis à bout ; j'attends en vain quelqu'un qui ait pitié ; je cherche des consolateurs sans pouvoir en trouver » (Ps. 68, 21).

Ce sont à peu près les paroles adressées par le Sacré-Cœur à sa petite confidente. Rien ne peut plus nous toucher que cette sensibilité toute humaine dont Jésus revêt ses demandes. Conçoit-on qu'un ami puisse laisser un ami souffrir et se plaindre, sans chercher à le soulager, à le consoler ? Jamais l'amitié n'eut plus belle occasion de se manifester. Consolons Jésus, comme il le demande, du moins nous, ses privilégiés. Car c'est le propre de l'amitié de rendre plus sensibles les moindres démarches de l'ami ; toutes choses égales, les fautes sont plus pénibles au cœur de l'ami, ses moindres paroles de sympathie sont d'un plus grand poids. Mais comment consoler notre doux Sauveur ? Par notre **consécration** totale et par nos **réparations** généreuses.

1. — **Consécration.** Nous appartenons à Dieu comme créature et comme étant ses rachetés. Mais Jésus veut que cette appartenance soit avouée par nous. Dans un admirable respect de notre liberté, il veut nous tenir de nous. Ce n'est pas lui qui a besoin de nous, mais nous de lui. Plus nous nous ferons dépendants, plus nous recevrons de lui. Et plus il y aura d'âmes pour s'ouvrir à cette heureuse dépendance, plus l'ordre règnera dans ce monde, car il nous est confié pour le faire retourner à son Créateur avec nous-mêmes. Nous serons donc, en quelque sorte, les religieux du Sacré-Cœur, ce qui est la meilleure manière de vivre notre consécration baptismale et de donner à notre vie la plus haute valeur.

Consacrons nos **personnes ;** nos **familles,** afin que l'amour des époux et que l'éducation des enfants soient à l'honneur de Jésus et de sa divine Mère, et reçoivent de l'un et de l'autre les bénédictions qui font prospérer le foyer. Renouvelons, pour notre part, la **consécration de la France au Sacré-Cœur.** Faisons nôtre, enfin, la consécration que Léon XIII a faite du genre humain à ce Cœur qui a tant aimé les hommes et qui les supplie, en quelque sorte, de se laisser aimer. Jamais nous n'eûmes tant besoin d'un secours divin.

2. — **Réparation.** Comme l'observe Pie XI (Encyc. « Miserentissimus ») cette offrande de nos personnes serait rejetée par Dieu si elle était compromise et comme souillée par nos péchés. Autrefois les Israélites devaient choisir, pour le sacrifice, des victimes parfaites, des agneaux sans tache. Pour que la protection divine puisse agir, il faut rendre au monde cet ordre que, seule, assure l'observation des lois de Dieu. Les injures faites par nos fautes à la sagesse infaillible, celles surtout qui sont faites à l'amour increé quand il est négligé par oubli ou blessé par l'offense, appellent une compensation. Il ne suffit pas qu'elle ait été surabondante dans la Passion du Christ. Nous devons en prendre notre part, « accomplir ce qui manque à la Passion du Christ ». C'est ce devoir que nous appelons couramment « Réparation ».

Seules, nos souffrances volontaires assureront de dignes compensations pour tant d'indifférence, pour tant de péchés qui outragent le Sacré-Cœur. Nous savons nous priver par hygiène ou par souci d'une élémentaire moralité. Et nous ne consentirions pas à souffrir pour l'amour le plus haut !

Tout ce que la vie entraîne de souffrances peut être orienté vers la réparation. Acceptons donc par amour ce qu'il faut, de toutes façons, subir bon gré mal gré, et nous aurons déjà contribué à ce redressement salutaire qui s'impose aux chrétiens. Et tout sacrifice volontaire que nous ajouterons, sera un gage précieux de notre amour réparateur et une contribution au relèvement de l'humanité coupable et malheureuse.

Voilà ce qu'au cours de cette messe nous demanderons à Dieu. La grâce de lui rendre amour pour amour, et de prendre notre part au salut du monde...

XXXVI

4e Dimanche après la Pentecôte

L'ÉGLISE ET LA PAIX

Seigneur, donnez au monde, pour l'amour de nous,
de marcher dans les Voies de la paix
en l'engageant dans l'ordre qui est vôtre ;
et accordez à votre Eglise la joie de vous servir sans trouble.

En bref : **Seigneur, donnez au monde et à l'Eglise la paix dans l'ordre.**

Depuis des siècles, l'Eglise en ce 4e dimanche après la Pentecôte, nous fait prier pour la paix, comme si en s'engageant dans cette longue série de semaines où nous tâchons de vivre les grâces de la Rédemption, le plus pressé était d'exorciser ce fléau endémique, la guerre.

Voyons 1° comment l'Eglise prie pour la paix et 2° comment elle agit en faveur de la paix.

I. — *L'Eglise prie pour la paix*

1. — **Au cours de chaque messe,** la paix est mentionnée à diverses reprises.

— **a)** Le « Gloria » redit la bénédiction angélique de Noël : « Paix aux hommes ». Et l'évêque, au lieu de dire « Dominus vobiscum » avant la collecte, reprend la parole angélique : « Que la paix soit avec vous ».

— **b)** Après le « Pater », le prêtre, commentant les dernières paroles, reprend : « Délivrez-nous du tout mal, passé, présent, avenir et accordez généreusement la paix en ces jours que nous vivons ».

— **c)** Enfin, les prières avant la communion rappelant au Christ qu'il est l'Agneau de Dieu, lui demandent cette paix dont il est le gage et qu'il a promise : « Agneau de Dieu, donnez-nous la paix ! »

2. — Il y a une **messe votive pour la paix,** dont les textes sont bien éloquents. L'Introït chante : « Donnez la paix à ceux qui espèrent en vous » (Eccli., **XXXVI**, 18). La collecte, que l'Eglise a reprise pour chanter durant les saluts du Saint-Sacrements, est une des plus belles de notre liturgie : « O Dieu, de qui vient tout saint désir, toute volonté droite, toute œuvre juste, accordez-nous cette paix **que le monde ne peut donner,** afin que nos cœurs s'attachent à vos commandements et que notre époque, libérée de la crainte de la guerre, jouisse de la tranquillité que nous assure votre protection ». Ce que l'Eglise demande à Dieu, c'est la paix de Dieu. Ce qu'elle en attend, c'est la possibilité de le servir mieux. Retenons ces précieux enseignements.

L'épître est empruntée à l'histoire du dernier sursaut d'Israël contre l'étranger, qui prétendait lui imposer les mœurs païennes ; sursaut héroïque, qui lui valut un siècle d'autonomie. Libérés par la valeur de Judas Maccabée, les Juifs de Palestine écrivent à leurs frères d'Egypte et leur souhaitent d'abord « **un cœur libre et généreux,** ouvert à la loi divine et ensuite **la paix** ». C'est là le double objet de leur prière. Notons l'ordre des demandes : d'abord la fidélité à Dieu en terre païenne ; ensuite et seulement, la paix.

Cette paix, c'est celle que, au-dessus des vicissitudes historiques, Jésus apporte au monde. Apparaissant à ses apôtres, le soir de Pâques, il calme leur frayeur et il leur dit : « La paix soit avec vous ». Quand Jésus est présent, quand l'Esprit nous est donné, que craindrions-nous ?

Retenons enfin ces mots de la Postcommunion, si encourageants : « Dieu qui aimez et qui donnez la paix, défendez-nous contre l'ennemi ».

Vous le voyez, si l'Eglise met au premier plan la paix de l'âme et le service de Dieu, elle ne trouve pas indigne d'elle d'implorer la paix de la cité. Elle sait combien Dieu fut pour Israël un allié précieux contre ses puissants ennemis d'Egypte ou d'Assyrie. Elle espère que le Père de N.-S. n'aura pas le bras moins puissant contre les ennemis de ses enfants, pourvu qu'ils ne déméritent pas leur infidélité. Non contente d'appeler Dieu à l'aide, quand la guerre menace ou sévit, elle travaille à la paix par ses enseignements et par ses interventions.

II. — *L'Eglise travaille à la paix par ses enseignements*

Le problème de la paix est **avant tout d'ordre spirituel.** Et s'il est difficile à résoudre pour les hommes d'aujourd'hui, c'est qu'ils ferment les yeux à cette vérité élémentaire que Pie **XII** rappelait dans son dernier message de Noël : « Pauvres myopes, écrivait-il, dont le champ visuel ne s'étend pas au-delà des possibilités de l'heure, au-delà des potentiels militaires ou économiques ».

1. — Sans doute, il y a un **problème militaire** au premier plan. Nous n'avons que trop éprouvé la nécessité d'être forts économiquement et militairement. Mais la victoire militaire, si glorieuse soit-elle et si avantageuse, ne saurait assurer la paix. L'histoire le montre, engendrant chez le vaincu la honte ou la haine, elle lui souffle immanquablement l'esprit de revanche...

2. — Quelle est donc la victoire qui assure une paix durable ? **Celle que l'homme remporte sur ses passions.** Et c'est là qu'intervient l'enseignement chrétien.

Si Jésus nous a rachetés, il n'a pas pour autant détruit « l'état de guerre » qui est la rançon du péché originel. Comme l'enseigne S. Paul, « la création est esclave du désordre et c'est contre son gré, car Dieu a permis que l'homme l'entraîne dans sa servitude ». Quelle guerre l'homme ne doit-il pas soutenir contre la nature liguée contre lui ? « La pluie, la grêle, la foudre ont l'air, dit Hello, d'une armée parfaitement disciplinée qui, sous les ordres d'un général obéi, lance sur l'homme la peste, la famine et le feu. Cette armée s'entend avec celle des animaux (songez aux ravages des microbes dans notre corps et dans nos cultures), des végétaux (invasion des plantes parasites), des minéraux et toutes les créatures forment contre nous une épouvantable, une inévitable toute-puissante coalition ».

La **lutte pour la vie sévit partout...** Enfin, hélas ! l'homme est un loup pour l'homme.

Et nous n'avons rien fait tant que nous n'avons pas introduit la geurre **au dedans,** contre les plus terribles de nos ennemis, les passions mauvaises. Les historiens peuvent déduire savamment la cause de telle ou telle guerre. En restant sur leur terrain : les événements extérieurs du passé, ils n'atteignent pas le fond des choses. Guerre de prestige, guerres économiques, guerres idéologiques sont les fruits amers de **l'orgueil** ou de **l'avarice...** Le droit promulgué par le pouvoir temporel, les paix de l'histoire imposent des trêves plus ou moins précaires mais ne mettent pas la guerre hors la loi. Il en sera ainsi tant que la doctrine du Christ ne sera pas reconnue comme le fondement de la paix. « Non pas la paix que donne le monde, mais **ma** paix », dit Jésus, c.-à-d. le triomphe de l'amour sur l'égoïsme.

Dans un tel ordre, qui est exactement l'ordre

de Dieu **(tuo ordine)**, l'ordre chrétien, les Etats, chacun pour sa part et la société des Etats sont essentiellement, comme l'observe Pie XII dans son Message de Noël, des **sociétés pour la paix.** Car,

« si les lois nationales, si les réglements internationaux sont fondés, non sur la conception païenne de la stricte et impitoyable *justice*, sur des conventions juridiques qui compriment les passions sans les étouffer, mais sur *les lois de la Charité*, cette plus haute justice, alors le problème de la guerre sera résolu par sa suppression radicale... Si l'humanité, se conformant à la volonté divine, applique ce sûr moyen de salut qu'est le parfait ordre chrétien dans le monde, elle verra bien vite s'évanouir pratiquement *jusqu'à la possibilité de la guerre*, même juste. Elle n'aura plus aucune raison d'être, du moment que sera garantie l'activité de la société des Etats comme véritable organisation pour la paix. »

Pourquoi n'en est-il pas ainsi ? C'est que « un profond sentiment chrétien manque par trop dans le monde d'aujourd'hui ». N'est-il pas vrai que, même de ce côté du « rideau de fer », on a tout fait pour réduire, pour paralyser l'action de l'Eglise ?

Voilà pourquoi l'Eglise, responsable des âmes, mais soucieuse de nos destinées temporelles, met au premier plan dans son effort pour la paix **la prière.** Car si Dieu se réserve d'intervenir dans les conflits armés selon les secrets de son infaillible sagesse, à coup sûr il ne manque jamais de nous donner sa grâce dans la lutte intérieure contre nos passions, ces ferments de la guerre.

Voilà encore pourquoi elle multiplie ses enseignements pour nous faire considérer, à la lumière de la doctrine évangélique, le problème tragique de la guerre. Plus il y aura de chrétiens instruits, plus ce problème aura de chances de recevoir sa vraie solution, **qui est d'ordre spirituel.**

III. — *L'Eglise travaille à la paix par ses initiatives*

Les Papes ne se sont jamais désintéressés de la paix. « Ils se sentent poussés par la conscience de leur paternité spirituelle », déclarait en 1889 Léon XIII. D'autre part, « elle se rencontre avec les Etats sur le même territoire, elle embrasse de sa sollicitude les mêmes hommes dont le pouvoir civil gère les intérêts temporels ». Aussi se faitelle un devoir de collaborer avec la société politique qui, sous la forme des Etats et de la société des Etats, forme essentiellement des « sociétés pour la paix ». Aussi ne se contente-t-elle pas de promouvoir des associations comme « Pax Christi » pour propager parmi les nations qui, hier, se combattaient, le plus pur esprit de la charité angélique. Mais elle saisit toutes les occasions d'empêcher la guerre de se déclarer (que n'a pas fait Pie XII en 1939 ?) ou du moins pour y mettre un terme honorable au plus tôt. (Souvenez-vous de Benoît XIV en 1917.) Que n'ont pas fait les Papes enfin, pour adoucir les souffrances engendrées par la guerre, en particulier en faveur des blessés et des prisonniers. Il serait aisé, mais trop long, d'en rappeler le succès.

L'Eglise est donc le plus sûr garant de la paix, parce qu'elle est le plus sûr garant de l'ordre, condition essentielle de toute paix durable.

N'est-elle pas la première à souhaiter la paix ? Elle en a besoin pour remplir sa mission spirituelle. Comment enseigner, comment assurer l'éducation surnaturelle des enfants dans le fracas des armes ? L'atmosphère des combats n'est pas favorable à la pratique de la vertu. Aux armées comme à l'intérieur, le temps de guerre est un temps de relâchement et de licence. Les prêtres, en grand nombre, sont contraints de laisser leur troupeau sans Pasteur. Voilà pourquoi elle demander à Dieu, pour elle, « la joie de le servir sans trouble ».

Mais quels que soient les obstacles que lui oppose la guerre, l'Eglise n'est pas désarmée. Quand elle ne peut plus assurer le fonctionnement normal de ses pouvoirs, il lui reste la suprême ressource du martyre. « L'Eglise du Silence », « indique du regard les tombes encore fraîches de ses martyrs, les chaînes de ses confesseurs, dans la confiance que son holocauste muet et ses souffrances seront les plus solides renforts à la cause de la paix... » (Pie XII).

Confiance donc. Un chrétien authentique fait « la guerre à la guerre ». Car par sa lutte contre ses passions pour que le Christ vive en lui, par son amour surnaturel, sa charité attentive et efficace pour le règne social de Jésus, il travaille réellement à l'avènement de ce « royaume de vérité et de vie, de sainteté et de grâce, de justice, d'amour et de paix » que le Christ est venu apporter à notre monde.

FETE-DIEU

L'Eucharistie, Pâque éternelle

NOTRE DERNIÈRE DEMEURE

Mes frères,

L'Eglise nous fait demander, en la fête de Ste Marguerite-Marie, la grâce de demeurer éternellement dans le Cœur de Jésus : « Faites que, Vous aimant en toute créature et pardessus tout, nous méritions d'habiter en votre Cœur pour l'éternité ». Espérance inébranlable qui s'appuie sur l'Eucharistie où nous trouvons, en même temps que l'annonce de la mort du Seigneur, l'annonce de la résurrection et de la vie éternelle dans la gloire.

A cette Pâque éternelle nous sommes dès maintenant associés. Nous le serons parfaitement dans la révélation de la gloire du Sauveur.

I. — *L'Eucharistie, Pâque présente et Pâque en espérance*

Dans le *Lauda Sion*, S. Thomas d'Aquin résume la doctrine de l'Evangile et des apôtres. *In hoc mensa novi Regis...* C'est la table du nouveau Roi, c'est la Pâque nouvelle de la loi nouvelle qui met un terme à l'ancienne. C'est le progrès, c'est la vérité, c'est la lumière. Ce qu'a fait le Christ à la Cène, il a ordonné que nous le renouvelions en souvenir de lui.

Jésus, à la Cène, a pris du pain et, après avoir rendu grâces, l'a béni, partagé et distribué en disant : « Prenez et mangez-en tous ; car Ceci est mon Corps ». Il a de même consacré et fait partager le calice en disant : « Prenez et buvez-en tous ; car Ceci est mon Sang, le sang de la nouvelle Alliance répandu pour la multitude en rémission des péchés ». Puis il a ajouté : « Je vous le dis, je ne boirai plus désormais de ce fruit de la vigne, jusqu'au jour où je le boirai nouveau avec

vous dans le royaume de mon Père » (Mat., xxvi, 26-29).

Il existe donc une relation profonde entre le repas eucharistique et la « table céleste » où les élus se rassasient de la gloire de Dieu, relation si profonde que l'on peut appeler l'un et l'autre une « présence » du Christ Jésus.

Le repas eucharistique nous transporte mystérieusement à la fin des temps, car nous le prenons en la compagnie du Christ ressuscité qui est « l'alpha et l'oméga, le commencement et la fin, Celui qui était et qui est et qui vient, le Tout-Puissant » (Apoc., I, 8). Le Sauveur vient parmi nous, le Ciel visite la terre, le Bien-Aimé repose en nous. Mystère d'amour ! Mais, parce qu'il est caché, l'Eglise aspire de tous ses désirs à sa venue glorieuse, ainsi qu'autrefois ce désir s'exprimait dans l'exclamation : « *Maran Atha !* Venez, Seigneur ! » conformément à la parole de l'Apôtre : « Vous annoncez la mort du Seigneur, jusqu'à ce qu'il vienne » (I Cor., XI, 26).

L'Eucharistie est donc en même temps une Pâque déjà présente et une Pâque désirée, un aliment qui excite la faim en même temps qu'il l'apaise. Par anticipation nous atteignons le but *(Corpus Domini nostri Jesu Christi...)* avec qui nous ne faisons qu'un et cependant nous sommes en marche ; et cet aliment divin nous soutient, nous nourrit, nous garde pour la vie éternelle *(...custodiat animam in vitam æternam)*. Tous nous mangeons le même aliment spirituel, tous nous buvons le même breuvage spirituel, car nous buvons à un rocher spirituel qui nous accompagne et ce rocher est le Christ (cf. I Cor., x, 3).

Il s'agit, en effet, de nourriture spirituelle pour des esprits qui vivent encore dans la chair mais que Dieu, en son amour, associe dès maintenant à la contemplation des Anges et des Saints. *Panis angelicus fit panis hominum...* Le miracle de la marche sur les eaux suivant celui de la multiplication des pains (Jo., VI), insinue que le pain que Jésus promet est bien « le Pain vivant descendu du ciel » et remonté au ciel dans la gloire. Lorsque certains se scandalisent de l'obligation qu'il leur fait de manger sa chair et de boire son sang, Jésus répond : « Cela vous choque ? Et quand vous verrez le Fils de l'homme monter où il était auparavant !... » (Jo., VI, 61).

La puissance que Jésus manifeste en son Ascension prouve qu'il peut se donner, s'il le veut, en nourriture des âmes. C'est donc une chair vivifiée et transfigurée par l'Esprit qui se donne en nourriture, car l'Esprit seul est principe de vie.

De même Jésus s'écrie : « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive. Celui qui croit en moi, de son sein, comme dit l'Ecriture, couleront des fleuves d'eau vive ». Il disait cela de l'Esprit que devaient recevoir ceux qui croient en lui ; car l'Esprit n'était pas encore donné, parce que Jésus n'avait pas été glorifié » (Jo., VII, 37-39).

La glorification du Christ par la Résurrection et l'Ascension lui donne donc le pouvoir de vivifier toute chair (Jo., XVII, 1). L'Eucharistie, sacrement pascal, Pâque présente et Pâques en espérance, où Jésus exerce ce pouvoir.

II. — *La Pâque de Jésus est la nôtre*

Vous n'avez pas oublié la joie de l'Eglise qui chante, dans la nuit pascale, la libération des âmes, le printemps spirituel. Les grâces de Pâques entr'ouvrent le ciel et font briller sur notre terre la lumière ardente et joyeuse du Soleil éternel.

« O admirable effet de votre amour, Seigneur ! Pour racheter l'esclave, vous avez livré votre Fils ! Notre naissance nous aurait été funeste si notre nouvelle naissance (par le baptême) ne nous avait dotés de la grâce divine ! »

C'est par la foi et par les sacrements que nous avons accès aux richesses du Christ :

« A cause du grand amour dont il nous a aimés, et alors que nous étions morts par nos offenses, Dieu nous a rendus vivants avec le Christ. Il nous a ressuscités ensemble et nous a fait asseoir ensemble dans les cieux en Jésus-Christ, afin de montrer dans les siècles à venir l'infinie richesse de sa grâce par sa bonté envers nous en J.-C. » (Eph., II, 5-7).

Le baptême est le signe sacré qui opère notre naissance à la vie divine.

Mais la venue du Seigneur se renouvelle tous les jours, à chaque instant, pour fortifier, nourrir des enfants de Dieu. *Vere panis filiorum.* La messe, c'est notre Pâque de tous les jours.

« L'ancienne Pâque ne se faisait qu'une fois l'année ; mais maintenant, chaque jour on célèbre la nouvelle Pâque ; tous les jours des chrétiens sont une fête leur vie est une éternelle solennité ; ils doivent aussi toujours être en joie, comme S. Paul le leur dit sans cesse ; et c'est par là qu'ils sont initiés à la joie et à la gloire éternelle.

Il n'y a qu'une seule Pâque, qui est celle de J.-C. Car s'il y a aussi un passage et une pâque pour nous, c'est en lui. Passons donc tous les jours à Dieu ; passons en J.-C. de plus en plus ; que sa vie paraisse de plus en plus dans la nôtre, par l'imitation des vertus qu'il a pratiquées ; c'est célébrer tous les jours le banquet de Jésus-Christ, comme le doit un chrétien » *(Méd. sur l'Evangile*, 53e jour).

Ainsi nous recevrons, selon la prière de S. Thomas d'Aquin, « non seulement le sacrement, mais la réalité et la force de la grâce que signifie le sacrement » et, membres de son corps mystique, nous serons associés à son éternelle Vie d'amour au sein de la divine Trinité.

III. — *Le Corps glorifié de Jésus sera notre demeure éternelle*

Le Royaume de Dieu est semblable à un roi qui célèbre les noces de son fils (Mat., XXII, 2). Les invités partagent la joie de leur Maître. Ils sont rassemblés autour du Seigneur glorieux en un festin dont lui-même est l'Agneau immolé. La vie éternelle est la connaissance de Dieu et de son Fils. « Père, ceux que vous m'avez donnés, je veux que, là où je suis, ils y soient avec moi, afin qu'ils voient la gloire que vous m'avez donnée » (Jo., XVII, 24). « Lorsque le Christ se manifestera, nous se-

rons semblables à lui, parce que nous le verrons tel qu'il est » (I Jo., III, 2).

Cette vie de connaissance et d'amour sera le prolongement de la vie divine puisée dans les sacrements et son épanouissement si désiré. Selon l'Apocalypse, le vainqueur goûte du fruit de l'arbre de vie qui est au paradis de Dieu (II, 7), il mange la manne cachée (II, 17), il dîne avec Jésus et Jésus avec lui (III, 20).

Nous vivrons « avec le Christ » (I Thess., IV, 17), « dans la vision du Seigneur » (II Cor., V, 7). Ce seront des « noces éternelles ». C'est pourquoi (II Cor., V, 1), « si notre demeure terrestre vient à être détruite, nous avons une maison qui est l'ouvrage de Dieu, une demeure éternelle qui n'est pas faite de main d'homme, dans le ciel ». En Jésus nous sommes assis dans les cieux (Eph., II, 6).

Le corps du Sauveur nous a donné entrée dans le sein du Père ; le Corps du Christ est lui-même le Ciel, édifice vivant d'âmes unies intimement à lui dans l'Amour.

* *

La vie céleste que nous espérons est donc une communion, l'éternelle fête pascale. *Exsultet jam angelica turba cœlorum !* Le Christ offre au Père l'humanité rachetée. Dieu se donne au Christ, et, dans le Christ, ses fidèles prennent part à la joie de leur Maître. C'est le banquet annoncé où le Christ mange et boit avec ses disciples.

Ainsi se réalise la divine parole : « Qui mange ma Chair et boit mon Sang demeure en moi et je demeure en lui. Comme le Père qui est vivant m'a envoyé, et que je vis par le Père, ainsi celui qui me mange vivra par moi » (Jo., VI, 56-58).

Bienheureuse et dernière demeure. *Amen.*

FETE DU SACRE-CŒUR

« PAR LA MÈRE AU CŒUR DE SON FILS »

Per Matrem ad cor Filii. Telle fut la devise de plusieurs évêques et de plus d'une âme sainte. Que ce soit notre règle en cette Année mariale, dont le but principal est de nous conduire à Jésus.

Personne ne connaît le cœur de son enfant, ses ressources cachées, ses sentiments profonds, comme une mère. Rien ne peut influer sur ses décisions comme l'intervention de la mère. Nous savons d'expérience qu'elle est le suprême espoir de triompher de lui s'il semble se raidir. Nous en remettre à l'intercession de Marie, c'est donc nous assurer d'avoir accès au Cœur de Jésus, pour l'adorer, l'aimer, obtenir son pardon et toute autre grâce que nous voulons lui demander. Nous en remettre à son intercession et nous pénétrer de ses sentiments afin qu'elle-même soit heureuse de se faire notre interprète auprès de lui.

Essayons de dire au Sacré-Cœur, en sa fête de l'Année mariale, nos deux invocations familières : « *Cœur sacré de Jésus, ayez pitié de nous* », « *Cœur sacré de Jésus, j'ai confiance en Vous* », avec les sentiments du Cœur de Marie.

I. — *Cœur sacré de Jésus, ayez pitié de nous*

C'est notre invocation la plus fréquente au Sacré-Cœur. Nous la faisons chaque jour en fin des prières après la messe ; nous la reprenons après tous les titres des litanies ; elle nous revient naturellement aux lèvres. Nous sommes pécheurs, nous sommes malheureux, en dehors de lui nous sommes même malheureux à perpétuité et c'est pourquoi c'est ce dont nous avons besoin immédiatement, qu'il nous prenne en pitié.

A travers les pages de l'Evangile comme nous sentons les battements émus de son Cœur sur toutes nos misères : « J'ai pitié de cette foule », dit-il devant l'auditoire qui le suit loin de la ville sans moyen de ravitaillement ; c'est aussi la pitié qui l'arrête devant le cercueil du fils unique de la veuve de Naïm : *misericordia motus super eam* (Luc, VII, 13) ; et puisqu'il est le bon Samaritain et le Père du prodigue, n'est-ce pas encore de lui que l'Evangile nous dit qu'il fut ému de pitié ? (Luc, X, 33 ; XV, 20).

Pourtant, quels que soient nos autres malheurs, c'est sur le péché que s'apitoie surtout le Cœur de Jésus, c'est la raison d'être de son Incarnation et donc de son Cœur, c'est cela qui même avant sa Passion fait son tourment et sa souffrance. N.-S. ne cesse de le déclarer : « Ceux qui se portent bien n'ont pas besoin du médecin, mais ceux qui sont malades. Allez et comprenez cette parole : C'est la miséricorde que je veux et non le sacrifice. Je ne suis pas venu pour les justes, mais les pécheurs » (Mat., IX, 12-13 ; Marc, II, 17 ; Luc, V, 31-32). « Le Fils de l'homme est venu pour ce qui était perdu » (Mat., XVIII, 11). « Il y aura plus de joie au ciel pour un pécheur qui se convertit que pour quatre-vingt dix-neuf justes qui persévèrent » (Luc, XV, 7-10).

Plus que quiconque, la T. S. Vierge, Mère de Jésus, connaît ce sentiment profond de son Fils. Il est remarquable que dans son *Magnificat*, par deux fois, elle ait chanté la miséricorde de Dieu :

> dont la miséricorde s'étend d'âge en âge sur ceux qui le craignent...
> qui s'est ressouvenu de sa miséricorde...

Et la miséricorde du Cœur de Jésus est d'abord œuvre et manifestation de la miséricorde du Père du ciel.

Marie le connaît et elle s'y unit. C'est par amour pour Dieu mais aussi par pitié pour nous ses frères, comme le remarque S. Bernard, qu'elle s'est élevée jusqu'à la source d'eau vive pour ensuite la répandre sur nous. Et ce sentiment de pitié de son Cœur ne sera pas seulement sympathie inefficace, des paroles et des larmes seulement, mais, comme chez son Jésus, ce qui la fera se donner pour nous jusqu'au martyre de son âme : un glaive transpercera son âme.

Aussi Dieu en fera-t-il la « Mère de miséricorde », celle à qui aucune exécution de justice n'est confiée, celle qui toujours s'entremet pour le pardon et l'indulgence.

Comme ces pensées doivent donner élan à notre invocation : « Cœur sacré de Jésus, ayez pitié de nous », si nous prions Marie d'appuyer notre supplication ! Mais comme cela nous oblige aussi à prendre conscience de notre misère, afin d'avoir un peu de la pitié des cœurs de Jésus et de Marie pour notre condition de pécheurs. Nous naissons dans le péché. Notre nature porte les blessures du péché originel. Nous sommes de pauvres invalides, que diminuent encore nos péchés personnels. Nous avons grand besoin de la pitié du Cœur de Jésus. Mais comprenons-nous, sentons-nous assez, qu'au milieu des dangers qui nous guettent, et dans notre état de faiblesse, nous aurions besoin d'avoir continuellement au cœur et sur les lèvres cette invocation : « Cœur sacré de Jésus... ». Il n'y a que l'amour, la miséricorde, la pitié de son Cœur qui puisse nous guérir, nous fortifier, nous maintenir hors du péché et dans sa grâce.

O Marie, Mère de Jésus et notre Mère, donnez-nous le sens du péché, de nos péchés, afin que passe dans notre prière un peu de votre pitié pour ce plus grand de tous nos maux : Cœur sacré de Jésus, ayez pitié de nous.

II. — *Cœur sacré de Jésus, j'ai confiance en Vous*

Le sentiment de notre misère ne doit pas nous déprimer ; il doit affermir notre confiance. Puisque Dieu ne veut pas la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive, et qu'il ne le peut que par sa grâce, voilà qui nous crée une sorte de droit à cette grâce. Aussi, aimons-nous ajouter : « Cœur sacré de Jésus, j'ai confiance en Vous ».

Cette confiance absolue, malgré nos misères ou mieux à cause de nos misères, nous savons à quel point N.-S. l'attend de nous :

« Vends tes misères à ma miséricorde, disait-il à Sœur Bénigna Consolata. Je ne cherche que misères à consumer, imperfections à détruire, volontés faibles à fortifier. Je vais à la recherche de ceux que le monde méprise, abhorre, abandonne, et après les avoir convertis par les industries de ma miséricorde, j'en fais des chefs-d'œuvre de sainteté s'ils correspondent à ma grâce. Ces âmes, monuments vivants de ma divine bonté, resplendiront comme des pierres précieuses et seront la couronne de ma miséricorde. La confiance est la clef qui ouvre les trésors de mon infinie miséricorde ; le péché de défiance me blesse plus que les autres péchés, parce que la défiance blesse mon cœur au plus intime. J'aime tant les hommes » (Sœur Bénigna Consolata Ferrero, religieuse de la Visitation de Côme (Lombardie) ; — Roudil, Lyon, 1920).

Ici encore, le Cœur de Marie a compris le désir du Cœur de son Fils, elle y a répondu, elle doit entraîner notre confiance comme elle l'appuie auprès de son Jésus.

Pour nous en convaincre, laissons les raisonnements et relisons l'Evangile qui nous rapporte le témoignage de cette confiance inconfusible de Marie dans la bonté et la puissance du Cœur de son Jésus, et pour une misère qui peut paraître bien peu de chose, à côté de tant d'autres et surtout de la grande misère du péché.

Rappelons-nous les Noces de Cana. « Le vin étant venu à manquer, la Mère de Jésus lui dit : « Ils n'ont point de vin ». Il y a telle confiance en Marie au Cœur de son Jésus que c'est moins une prière qu'une simple remarque qu'elle fait. Pour elle, cela ne fait pas de doute, il suffit que son Jésus connaisse une peine, pour qu'il la soulage. Et pourtant, voici qu'il semble se récuser, et qu'il motive son refus sur des desseins imprescriptibles de son Père : « Femme, qu'est-ce que cela pour moi et pour vous ? Mon heure n'est pas encore venue. » Il semble que la « servante du Seigneur », n'ait qu'à s'incliner après cette déclaration de Jésus. Elle est assez motivée. C'est la volonté du Père du ciel qui règle toute la conduite du Christ, comme il le déclarera : « Ma nourriture c'est de faire la volonté de mon Père qui m'a envoyé ».

Cette fidèle servante du Seigneur n'ira pas contre. Elle ne discute pas et même n'insiste pas comme fera la Chananéenne après le premier refus de Jésus. Mais elle a confiance et sait que, d'une façon ou d'une autre, Jésus n'écoutera que son Cœur et sauvera la situation. Elle dit tout simplement en se tournant vers les serviteurs : « Faites tout ce qu'il vous dira ».

Et vous savez comment fut récompensée cette confiance de la T. S. Vierge. Jésus fit son premier miracle ; miracle en apparence d'assez peu d'importance, mais lourd de conséquences car, à dater de cet instant, ses disciples crurent en lui.

Rapprochons de cette confiance magnifique de Marie notre peu de foi dans l'efficacité de nos prières. Parce que nous ne sommes pas exaucés tout de suite ou parce que nous sommes exaucés autrement que nous avions décidé, nous doutons des paroles formelles de l'Evangile : « Demandez et vous recevrez : frappez et il vous sera ouvert. Tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, mon Père vous le donnera ». Si nous avions cette foi qui transporte les montagnes, notre prière se ferait persévérante.

O Marie, Mère de Jésus et notre Mère, donnez-nous cette confiance qui fut la vôtre dans le Cœur de votre Fils, afin qu'il exauce notre prière : « Cœur sacré de Jésus, j'ai confiance en vous ».

* *

« Cœur sacré de Jésus, ayez pitié de nous ;... j'ai confiance en vous ». Plus que jamais c'est le double cri qui doit monter de nos cœurs vers le Cœur de Jésus. Grande est la misère de l'humanité, grande surtout à cause de l'absence et même du rejet de Dieu, mais plus grande encore doit être la confiance de ceux qui croient en son amour.

Aussi tâchons de faire passer dans nos prières un peu des sentiments du Cœur de Marie, notre Mère, un peu de sa grande commiséra-